

## Études littéraires africaines

# La traduction vers l'anglais de *Hommage à la femme noire* : transposition d'une encyclopédie

Anaïs Stampfli



Numéro 53, 2022

Approches pluridisciplinaires et postcoloniales de la traduction en Afrique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091416ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091416ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Stampfli, A. (2022). La traduction vers l'anglais de *Hommage à la femme noire* : transposition d'une encyclopédie. *Études littéraires africaines*, (53), 79-95.  
<https://doi.org/10.7202/1091416ar>

Résumé de l'article

Avec *Hommage à la femme noire* (1988-1989), une encyclopédie en six tomes illustrée de nombreux documents iconographiques, Simone et André Schwarz-Bart ont voulu mettre en lumière, de la préhistoire au xx<sup>e</sup> siècle, le parcours de femmes noires oubliées par l'Histoire afin de se constituer une galerie d'ancêtres. Si ce projet est ambitieux, celui de traduire cette somme hybride l'est tout autant. Le présent article sera consacré aux enjeux de la traduction de cette encyclopédie du français vers l'anglais en contexte nord-américain. Les traducteurs Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov ont effectivement pris des initiatives pour accompagner le lecteur anglophone, en apportant notamment certains éléments de contextualisation. Nous observerons ici les procédés mis en place pour traduire l'encyclopédie ainsi que les implications de ces choix de traduction.

## LA TRADUCTION VERS L'ANGLAIS DE L'*HOMMAGE À LA FEMME NOIRE* : TRANSPOSITION D'UNE ENCYCLOPÉDIE

### Résumé

Avec l'*Hommage à la femme noire* (1988-1989), une encyclopédie en six tomes illustrée de nombreux documents iconographiques, Simone et André Schwarz-Bart ont voulu mettre en lumière, de la préhistoire au xx<sup>e</sup> siècle, le parcours de femmes noires oubliées par l'Histoire afin de se constituer une galerie d'ancêtres. Si ce projet est ambitieux, celui de traduire cette somme hybride l'est tout autant. Le présent article sera consacré aux enjeux de la traduction de cette encyclopédie du français vers l'anglais en contexte nord-américain. Les traducteurs Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov ont effectivement pris des initiatives pour accompagner le lecteur anglophone, en apportant notamment certains éléments de contextualisation. Nous observerons ici les procédés mis en place pour traduire l'encyclopédie ainsi que les implications de ces choix de traduction.

Mots-clefs : encyclopédie – traduction – transculturalité – édition – femmes.

### Abstract

*With Hommage à la femme noire (1988-1989), a six-volume encyclopedia illustrated with numerous iconographic documents, Simone and André Schwarz-Bart wanted to highlight the life stories of black women forgotten by history in order to create a gallery of ancestors, from the prehistoric ages to the twentieth century. If this project is ambitious, so is the translation of this hybrid work. This article will be devoted to the challenges involved in its translation from French to English in a North American context. The translators Rose-Myriam Réjouis and Val Vinokurov have indeed taken initiatives so as to guide English-speaking readers by providing some elements of contextualization. We will thus examine the processes put in place to translate the encyclopedia as well as what these translation choices imply.*

*Keywords : encyclopedia – translation – transculturality – publishing – women.*

« [...] si l'on prend en compte le fait qu'une expérience donnée n'est pas toujours traduisible dans le langage ordinaire, l'exercice [de traduction] peut s'avérer plus complexe »<sup>1</sup>, constate Annie Jisun Bae au sujet du vécu de femmes soumises à l'esclavage sexuel pendant l'occupation japonaise de la Corée au cours de la Seconde Guerre mondiale. Cette observation nous invite à penser la traduction dans son sens large, c'est-à-dire non seulement comme la transposition d'une langue à l'autre mais aussi comme la mise en mots d'un vécu qui n'avait trouvé jusqu'alors aucune formulation verbale. Bien que la réflexion d'Annie Jisun Bae se réfère à un territoire et à une expérience particuliers, elle évoque une vérité universelle concernant la difficulté qu'il y a à trouver des mots à même de représenter une expérience traumatique *a priori* indicible.

Cette difficulté n'a pas arrêté Simone et André Schwarz-Bart qui, entourés de l'historienne Malka Marcovich et de l'éditrice Jacqueline Sag, ont entrepris l'écriture d'une encyclopédie en six tomes retraçant l'histoire de femmes noires, de la préhistoire au *xx*<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, ils ont parcouru des zones de non-dit historique au sujet de l'expérience féminine de l'esclavage et de multiples discriminations raciales et sexistes. Souvent confrontés à l'absence de sources archivistiques, ils ont pallié ces silences en mêlant, aux quelques témoignages retranscrits, des documents iconographiques, des sources orales (qu'il s'agisse de contes, de proverbes ou de chansons) et leurs récits de fiction reconstituant des paroles de femmes sur plusieurs siècles. C'est en ce sens que nous qualifions l'*Hommage à la femme noire*<sup>2</sup> de support historico-littéraire : les époux Schwarz-Bart ont intimement mêlé documents archivistiques et témoignages fictifs de manière à produire une somme hybride inédite dont les différentes sources fusionnent de manière parfois indistinguable. Ce geste créatif n'est pas sans rappeler le récit qu'avait fait André Schwarz-Bart de l'histoire de *La Mulâtresse Solitude*<sup>3</sup> quelques dix ans avant l'*Hommage*<sup>4</sup>. Le rapproche-

<sup>1</sup> JISUN BAE (Annie), « L'écriture de voix intraduisibles », in : BALDO DE BRÉBISSON (Sabrina), GENTY (Stephanie), dir., *L'Intraduisible : les méandres de la traduction*. Arras : Artois presses université, 2019, 456 p. ; p. 233.

<sup>2</sup> SCHWARZ-BART (Simone), SCHWARZ-BART (André), *Hommage à la femme noire*. Paris : Éditions Consulaires, 1988-1989, 6 vol., 223-225-259-260-260-255 p., ill. ; désormais abrégé en *HFN*, suivi du numéro de volume et de page. Cette encyclopédie est en cours de réédition, en plus petit format, chez Caraïbéditions : SCHWARZ-BART (A. et S.), *Hommage à la femme noire : 1. Héroïnes de l'esclavage*. [Petit-Bourg, Guadeloupe] ; [Le Lamentin, Martinique] : Caraïbéditions, 2020, 134 p., 23 cm ; *Hommage à la femme noire : 2. Héroïnes du *xx*<sup>e</sup> siècle*. Le Lamentin (Martinique) : Caraïbéditions, 2021, 147 p.

<sup>3</sup> SCHWARZ-BART (André), *La Mulâtresse Solitude : roman*. Paris : Seuil, 1972, 143 p.

<sup>4</sup> Pour écrire ce roman, il s'inspire des quelques lignes décrivant cette esclave marronne dans les archives officielles. La Mulâtresse est, depuis, devenue une figure mythique de la résistance au rétablissement de l'esclavage ; nombreux sont ceux qui célèbrent cette héroïne en oubliant qu'une grande partie de son histoire est en réalité née sous la plume d'André Schwarz-Bart.

ment des sources historiques et du geste créatif semble ainsi central dans l'entreprise littéraire des époux Schwarz-Bart.

L'*Hommage à la femme noire* est paru en France entre 1988 et 1989 et a été traduit en anglais entre 2001 et 2004. C'est Sandrah Montreux Pélage qui a dirigé ce projet de publication et qui a confié la traduction à Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov, rejoints par Stephanie Daval pour le volume II et par Stephanie K. Turner pour les volumes III et IV<sup>5</sup>. Même si elle se référera ponctuellement aux volumes II et III, la présente étude<sup>6</sup> sera surtout consacrée au premier volume traduit par Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov. Nous voyons dans leur démarche un geste de transposition, dans le sens où ils adaptent le texte à un contexte de réception différent du contexte original. Effectivement, si l'anthologie était tout d'abord adressée au grand public et notamment aux femmes noires en quête d'ancêtres (elle a été publiée par les Éditions Consulaires, une maison consacrée aux beaux-livres et aux ouvrages patrimoniaux, qui a prospéré dans les années 1980 grâce à ses parutions à propos de la gastronomie créole), elle est traduite pour les Presses universitaires du Wisconsin, une maison d'édition universitaire américaine à comité de lecture, axée sur les études africaines et l'anthropologie. Cette orientation nouvelle a demandé aux traducteurs des aménagements pour tenir compte du changement de lieu de réception, conformément à l'étymologie du terme *transposition*.

Le présent article sera ainsi consacré à l'analyse des stratégies traductives mises en place pour transposer la somme hybride de l'*Hommage à la femme noire*. Comme nous l'avons précisé plus haut, nous considère-

<sup>5</sup> L'édition anglaise prévoyait quatre volumes, dont trois ont paru. Le premier (*Ancient African queens*) regroupe les volumes I et II de l'édition française ; le volume II (*Heroines of the slavery era*) correspond au volume III français ; le volume III (*Modern African women*) correspond au volume IV français ; et le quatrième et dernier volume (*Modern women of the diaspora*) devait regrouper les volumes français V et VI ; il devait contenir aussi des portraits de femmes noires contemporaines ajoutés par la traductrice Rose-Myriam Réjouis, mais n'a malheureusement jamais pu être édité – SCHWARZ-BART (Simone) ; SCHWARZ-BART (André), *In praise of black women. I. Ancient African queens*. translated by Rose-Myriam Réjouis and Val Vinokurov. Madison (WI) : The University of Wisconsin Press, 2001, vi-433 p., ill. ; *Idem, II. Heroines of the slavery era*. Translated by Rose-Myriam Réjouis, Stephanie Daval and Val Vinokurov ; with a foreword by Howard Dodson. Madison (WI) : The University of Wisconsin Press, 2001, ix-256 p., ill. ; *Idem, III. Modern African women*. Translated by Rose-Myriam Réjouis, Val Vinokurov and Stephanie K. Turner. Madison (WI) : The University of Wisconsin Press, 2003, 256 p., ill. ; les renvois à cette édition se feront au moyen de l'abréviation *PBW*, suivie du numéro de volume et de page.

<sup>6</sup> Cette étude fait suite à un article présentant la démarche encyclopédique du couple Schwarz-Bart – STAMPFLI (Anaïs), « *Hommage à la femme noire* de Simone et André Schwarz-Bart : mise en lumière de plusieurs générations d'héroïnes noires », in : COSSI (Valérie), LE QUELLEC COTTIER (Christine), dir., *Africana : figures de femmes et formes de pouvoir*. Paris : Classiques Garnier, coll. Rencontres, n°539, série Francophonies, n°2, 2022, 539 p. ; p. 253-270.

rons ici la traduction au sens large, non seulement en tant que transposition d'une langue à une autre, mais également en tant que mise en mots d'expériences *a priori* indicibles, transposition d'un imaginaire et d'un univers référentiel particuliers et prise en compte d'un nouveau contexte de réception. Cette contribution constitue un élargissement géographique des axes explorés dans ce dossier qui envisage la traduction en Afrique : en effet, si le contenu de l'ouvrage traite de l'histoire de femmes africaines, les auteurs écrivent à partir de la diaspora caribéenne, les traducteurs sont d'origine caribéenne également (pour ce qui est de Rose-Myriam Réjouis) et l'entreprise est réalisée pour des éditions universitaires étatsuniennes. Simone Schwarz-Bart avait déjà suscité l'intérêt nord-américain avec son roman *Pluie et Vent sur Télumée Miracle*<sup>7</sup> (1972), traduit en douze langues et devenu le roman antillais francophone le plus lu et étudié dans les pays anglophones à la fin du xx<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. L'intérêt d'une maison d'édition universitaire américaine pour l'encyclopédie peut, quant à lui, être expliqué par la place qu'occupent les *Post-colonial Studies* dans le monde universitaire étatsunien. Nous observerons ici les aménagements impliqués par le nouveau contexte de publication avant de considérer les initiatives prises par les traducteurs et la restitution des subtilités scientifiques et stylistiques de l'œuvre source.

## **Aménagements impliqués par le nouveau contexte de réception**

### **Impératifs éditoriaux**

Le lecteur constatera d'emblée qu'*In Praise of Black Women* ne présente pas la même mise en page que l'*Hommage à la femme noire*. S'il restitue bien la compilation de documents iconographiques, d'encarts historiques, de portraits et de paroles de femmes noires, la disposition des portraits qui occupent le corps du texte diffère. Alors que, dans la version française, ces portraits sont divisés en sections numérotées et entrecoupées de titres reprenant des notions-clefs, ces dispositions typographiques qui soutiennent la lecture disparaissent de la version anglaise : cette dernière présente plutôt un dégradé de caractères à chaque début de portrait, dont l'effet est plus esthétique que didactique. Cette subtilité typographi-

<sup>7</sup> SCHWARZ-BART (Simone), *Pluie et Vent sur Télumée Miracle : roman* [1972]. Paris : Éd. du Seuil, coll. Points, n°39, 1995, 254 p.

<sup>8</sup> À ce sujet, voir : STAMPFLI (Anaïs), « Analyse comparative des versions anglophones et germanophones de *Pluie et Vent sur Télumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart », *Continents manuscrits : génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora*, n°16 (*Simone et André Schwarz-Bart : nouvelles approches de l'œuvre*), 2021, non paginé ; consultable sur le site *Continents manuscrits* : <https://doi.org/10.4000/coma.5698> (mis en ligne en mars 2021 ; c. le 10-11-2021).

que évoque une esthétique qui fait songer aux enluminures des recueils de contes et qui concorde avec le style imagé des Schwarz-Bart. Les changements de mise en page et la condensation en trois volumes sont sans doute également motivés par des impératifs économiques. Précisons ici que notre démarche ne vise aucunement à juger de la qualité du travail des traducteurs mais plutôt à étudier les choix éditoriaux et traductifs, leurs motivations et leurs effets. L'entreprise de publication d'une encyclopédie avec tous les droits d'image et de citation qui lui sont liés doit tenir compte de limites budgétaires ; c'est sans doute la raison pour laquelle le volume I en anglais synthétise les volumes 1 et 2 en français et que le volume 4, où les éditeurs prévoyaient de regrouper les volumes 5 et 6 français, n'a jamais pu être édité.

Plusieurs coupes ont ainsi été faites dans la traduction des portraits. Ces coupes restent discrètes, mais il arrive qu'elles compliquent la compréhension du texte. Nous pensons, par exemple, à la présentation d'Aqaltune, princesse congolaise réduite en esclavage, dont le départ d'Afrique est conté. La version française détaille l'état dans lequel se trouve Aqaltune durant la traversée : « Mais l'épreuve des fers est trop grande pour son âme : aussitôt que le navire s'ébranle, elle sombre dans une inconscience qui ne la quittera pas, tout au long du voyage » (*HFN*, III, p. 11). Cette phrase n'est pas traduite dans la version anglaise et, lorsque le texte fait à nouveau mention de l'état d'Aqaltune (« rien ne la sort de cet engourdissement », *HFN*, III, p. 11 / « *Nothing pulled her out of her numbness* », *PBW*, II, p. 7), il revient au lecteur anglophone d'imaginer les raisons de son engourdissement qui est ici évoqué pour la première fois.

### **Fidélité aux sources premières**

Lors d'un échange avec Val Vinokurov, le traducteur nous a expliqué qu'étant publiée par des presses universitaires américaines, la version anglaise se devait d'être la plus précise possible au sujet des sources citées :

L'objectif de notre traduction était de conserver la poésie de l'original tout en lui conférant une plus grande précision scientifique, liée à sa co-publication par des éditions universitaires. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes appuyés sur les sources originales en anglais à chaque fois que c'était possible<sup>9</sup>.

Par conséquent, lorsque les Schwarz-Bart se sont référés à des sources en anglais, le couple de traducteurs a préféré recourir directement à l'œuvre source citée telle quelle, plutôt qu'à leur transposition française. L'histoire de l'esclave afro-américaine Patsey est ainsi restituée par les traducteurs

---

<sup>9</sup> « *Our goal in the translation was to retain the poetry of the original while lending it somewhat more scholarly credibility as a popular history that was ultimately co-published by a university press. This is why we used original English sources whenever we could* » – VINOKUROV (Val), propos tenus lors d'un échange de courriels datant du 29 octobre 2020.

avec plus de détails issus directement de l'œuvre de Solomon Northum, *Twelve Years a Slave*, dont le couple Schwarz-Bart s'est inspiré. Le maître de Patsey se retrouve, par exemple, affublé du même surnom que dans l'œuvre originale : « *Old Hogjaw* » (*PBW*, II, p. 139), tandis que, dans la version d'André et Simone Schwarz-Bart, il est surnommé « Tête-de-Cochon » (*HFN*, III, p. 143) et non « mâchoire de porc », qui serait une traduction plus littérale.

Ce souci de restitution des sources en toute fidélité se note tout au long de la traduction et jusque dans les moindres détails du texte. On remarquera ainsi que, lorsqu'est relatée l'histoire d'« Anastasia, la sainte des noirs du Brésil » (*HFN*, III, p. 22) qui se fait porte-parole de l'esprit Yemenja, la version anglaise ajoute des guillemets qui sont absents de la version originale lorsque les propos des dieux *yoruba* sont transmis par Anastasia. La parole est ainsi plus clairement attribuée et délimitée. Dans la version anglophone, on peut lire : « *The next day, Yemenja's spirit dictated a message that the young woman scrupulously transmitted with the sweetness and inflection of the holy voice : "All those who have good legs should run away [...]"* » (*PBW*, II, p. 26 ; nous soulignons) ; cette délimitation de parole par les guillemets est, au contraire, absente de la version originale : « Le lendemain, l'esprit de Yemenja lui dicte un message que la jeune femme transmet scrupuleusement, avec la douceur et les inflexions de voix de la déesse : tous ceux qui ont de bonnes jambes devront s'enfuir [...] » (*HFN*, III, p. 30).

Lorsque l'on compare la structure énonciative de l'œuvre-source et celle de sa traduction, le souci qu'avaient les traducteurs de faire sortir la parole de l'anonymat se fait à nouveau sentir. Le pronom « on » abonde dans les récits d'André et Simone Schwarz-Bart, donnant l'impression que l'histoire est relatée par une *vox populi* non identifiable. Or, chaque fois qu'ils le peuvent, les traducteurs essaient de nommer les personnes dont il est question. Si l'on repense au maître de Patsey dont il était question à l'instant, les traducteurs précisent qu'il s'appelle Epps (*PBW*, II, p. 139), précision absente de la version française. De même, dans le portrait d'Anastasia, les sévices qu'elle subit sont décrits ainsi dans la version française : « On la frappe » (*HFN*, III, p. 31). Face à l'anonymat des tortionnaires, les traducteurs préfèrent nommer malgré tout la victime et choisissent une tournure passive qui met en avant l'identité et les souffrances de cette victime : « *Anastasia was beaten* » (*PBW*, II, p. 27). Il y a certes ici un aménagement linguistique pour trouver un équivalent au « on » français, mais la solution trouvée par les traducteurs met par la même occasion Anastasia en lumière en lui octroyant la position de sujet de la phrase.

Ce geste des traducteurs se retrouve tout du long de l'encyclopédie, quels que soient les sujets. Pensons à l'encart présentant les pratiques agricoles, où la phrase « On élève aussi des porcs et des poules » (*HFN*, III, p. 46) est traduite par « *The peasants also raise hens and pigs* » (*PBW*, II, p. 42). Ici, le gommage du « on » qui équivaut à un « nous collectif » per-

met d'adopter une distance et une neutralité plus conformes au cadre universitaire dans lequel a été publiée la version anglaise de l'encyclopédie.

Le souci de détermination de la parole peut être expliqué par le contexte nord-américain marqué par les penseurs postcoloniaux et leur influente réflexion à propos de l'identification des voix subalternes. Nous pensons, entre autres, à l'influence de Gayatri Chakravorty Spivak qui évoque, dans « Can the Subaltern Speak ? »<sup>10</sup>, l'indignité qu'il y aurait à prétendre pouvoir parler au nom des autres. C'est probablement dans ce souci de non-intrusion que, lorsque sont évoquées les paroles de Jenny Proctor, réduite en esclavage en Alabama au XIX<sup>e</sup> siècle, Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov retranscrivent la formulation apocopée et oralisée de l'esclave telle qu'elle avait été notée dans le cadre du *Federal Writers Project*<sup>11</sup> : « *We didn't have no good beds, jes' scaffolds nailed up to de wall out of poles and de ole ragged beddin' throwed on dem* » (*PBW*, II, p. 173), alors que, dans l'*Hommage à la femme noire*, sa formulation est retouchée pour aller vers une langue plus standardisée : « Nous n'avions pas de bons lits, juste un échafaudage en bois cloué au mur sur lequel on jetait un vieux matelas en lambeaux » (*HFN*, III, p. 177). Tandis que les époux Schwarz-Bart prennent le parti de gommer les particularités du parler populaire de l'esclave (pour donner une valeur plus littéraire à sa parole, sans doute), les traducteurs conservent intactes les propos de Jenny Proctor tels qu'ils ont été énoncés (avec les tournures argotiques, oralisées et apocopées « jes' », « de » et « ole ») : cela leur permet de donner à entendre plus fidèlement la voix de l'esclave sans parler pour elle, comme le préconise Spivak.

### **Connotations divergentes**

Le contexte nord-américain permettrait par ailleurs de comprendre l'adaptation de certaines tournures françaises. Le mot « nègre » dénué de toute connotation péjorative est très fréquent dans l'œuvre source. La sphère francophone a bénéficié de l'apport d'Aimé Césaire et des militants de la Négritude qui ont fait de ce terme un motif de fierté dont ils ne devaient pas rougir. Il est ainsi question, dans l'*Hommage*, d'art nègre (« certains masques nègres », *HFN*, I, p. 25) mais le qualificatif disparaît totalement de la traduction (« *certain masks* », *PBW*, I, p. 19). Le terme « nègre » étant en anglais indissociable de l'insulte, il est donc effacé de

<sup>10</sup> SPIVAK (Gayatri Chakravorty), « Can the Subaltern Speak ? », in : GROSSBERG (Lawrence), NELSON (Cary), eds., *Marxism and the Interpretation of Culture*. Urbana ; Chicago : University of Illinois Press, 1988, x-738 p. ; p. 267-310.

<sup>11</sup> PROCTOR (Jenny), « Narrative of Jenny Proctor », 1936-1938, in : *The Making of African American Identity*, vol. 1 (1500-1865), non paginé ; consultable sur le site *National Humanities Center* : <http://nationalhumanitiescenter.org/pds/maai/enlavage/text1/jennyproctor.pdf> (mis en ligne en 2007 ; c. le 15-10-2021).



toutes les expressions. Les « nègres marrons » (*HFN*, III, p. 60) deviennent ainsi simplement « maroons » (*PBW*, II, p. 56) et les « négriers » (*HFN*, IV, p. 26) deviennent des « *slave traders* » (*PBW*, III, p. 22). Dans le même esprit *politiquement correct*, les traducteurs préférèrent l'alternative laïque « *Common Era* » (*PBW*, I, p. 32) à la datation « après Jésus-Christ » (*HFN*, I, p. 38) de la version française.

Parallèlement à ces aménagements induits par le contexte de publication, les traducteurs prennent certaines initiatives pour guider le lecteur de l'œuvre-cible.

## Initiatives prises par les traducteurs

### **Aménagement de la ponctuation**

Dès la première lecture d'*In Praise of Black Women*, nous pouvons constater que les traducteurs ont adapté la ponctuation pour aller vers plus de concision et plus de clarté. Si l'on repense à la présentation d'Anastasia, l'attitude du maître qui l'a mise enceinte est décrite dans la version française en une phrase ample, rythmée par des propositions juxtaposées et marquées par des virgules et points virgules qui lui donnent des allures de période :

Il s'émerveille devant l'enfant et tombe plusieurs fois en larmes devant la jeune Africaine, s'accusant d'être le dernier des hommes, traître à Jésus et à toute la cohorte des anges ; puis, basculant à nouveau vers ce monde, il s'accuse d'être un imbécile et donne des ordres au hasard, çà et là, à la fazenda, inscrit sur son carnet quelques punitions exemplaires auxquelles il assiste les yeux fous, rougeoyants de courroux ; puis il disparaît plusieurs mois, abandonnant Anastasia au cours ordinaire de la servitude (*HFN*, III, p. 26).

Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov préfèrent, quant à eux, traduire ce passage accumulatif au présent de narration par trois phrases distinctes au prétérit (qui resitue les événements dans leur contexte passé ; nous reviendrons plus loin sur les changements de temps verbaux), conférant un rythme plus saccadé au récit dont les étapes chronologiques sont plus distinctement délimitées (« [...] *Then next*, [...]. *Then* [...] »). Parallèlement au remplacement des points-virgules par des points, les traducteurs ajoutent également la locution temporelle « *One moment* » qui annonce les étapes suivantes. La version anglophone se lit ainsi sans exiger du lecteur un effort particulier du point de vue du souffle :

*One moment, he marveled before the child and shed tears before the young African woman accusing himself of being the worst man on Earth, a traitor to Jesus and his cohort of angels. The next, having remembered this world, he accused himself of being an imbecile and gave random orders throughout the Fazenda, jotted down ideas for punishments in his notebook and then attended them crazed, angry and*

*fire-eyed. Then he disappeared for several months, leaving Anastasia to the usual course of her servitude* (PBW, II, p. 22).

Tout comme le point-virgule, le double point est très présent dans l'œuvre-source, et il est souvent remplacé par un point dans la traduction. C'est le cas, par exemple, lors de la présentation d'Aqaltune : « On peut compter, sur les doigts d'une main, les grands dignitaires noirs transportés aux Amériques [...] ; Aqaltune était née princesse au Congo [...] » (HFN, III, p. 8 ; nous soulignons), phrase qui devient : « *One can count on one's fingers the great African dignitaries [...]. Aqaltune was born a princess in Congo [...]* » (PBW, II, p. 4 ; nous soulignons). Ce remplacement du double point par le point s'inscrit dans une même démarche de distinction clarificatrice des propositions. Cependant, cette clarification ne se fait pas sans le sacrifice d'un certain effet d'emphase déclenché par le double point. En atteste la fin de ce chapitre consacré à Aqaltune, où il est question de « [...] la chute du royaume de Palmares ; la dernière chute, en 1694, celle dont il ne se relèvera plus » (HFN, III, p. 14 ; nous soulignons), qui est ainsi retranscrite : « [...] *the fall of the Kingdom of Palmares, the final and irrevocable defeat in 1694* » (PBW, II, p. 10 ; nous soulignons). Ici, le double point a été remplacé par une virgule qui supprime l'effet d'annonce emphatique de la chute finale. Ce changement de ponctuation contribue, avec la disparition de la personnification du royaume de Palmares (la version anglaise ne précise pas qu'« il ne se relèvera plus », seul l'adjectif « *irrevocable* » le suggère), à estomper les effets stylistiques de la version originale, qui donnait à cette phrase une résonance tragique. Il faut toutefois préciser que, si les changements de ponctuation se font dans un souci de clarté, ils n'ont pas tous pour effet de diminuer l'expressivité du propos. Lors de la présentation d'Anastasia, les inconnues au sujet de ses origines sont exprimées par une triple interrogation regroupée en une seule phrase dans la version originale et déclinée en une suite de propositions interrogatives dans la version anglaise : « quelle était sa naissance, sa tribu, sa langue natale, quel fut le pays de son enfance ? » (HFN, III, p. 22) devient « *But from what nation, what tribe was she ? What was her native tongue ? What was the landscape of her childhood ?* » (PBW, II, p. 18). Cette suite ternaire d'interrogations crée un effet de martellement et, par là, une insistance sur les mystères entourant le personnage d'Anastasia.

Les aménagements de la ponctuation faits par les traducteurs estompent donc par endroits les effets stylistiques recherchés par les auteurs ; mais, par ailleurs, il arrive qu'ils en renforcent d'autres. Cela dit, ils sont toujours mis en place pour aller vers plus de concision, et donc pour faciliter la lecture.

### **Précisions apportées par les traducteurs**

Les traducteurs se sont également efforcés d'apporter le plus de précision possible au lecteur de la traduction. Ce faisant, ils ont endossé le rôle

de relecteurs attentifs, soucieux de l'exactitude des faits relatés. Tels des éditeurs, ils ont ainsi remarqué et rectifié quelques coquilles qui avaient échappé aux auteurs de l'œuvre-source. Lors de la présentation de « Yaa Asantewa, la reine qui combattit les Anglais » (*HFN*, IV, p. 23), il est expliqué dans l'encart historique que « le royaume sarakollé du Ouagadou » est en plein essor au « III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ » (*HFN*, IV, p. 26) ; or les traducteurs précisent qu'il s'agit en réalité du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ (« *third century B.C.E.* », *PBW*, III, p. 22). Par ailleurs, l'édition française rappelle que, sous le règne de Yaa Asantewa, le « gouverneur britannique Arnold Hodgson » (*HFN*, IV, p. 26) était affecté au Ghana. Il y a là une confusion des prénoms que les traducteurs ont rectifiée : Arnold Hodgson était gouverneur des Malouines et c'est plutôt « *Sir Frederick Hodgson* » (*PBW*, III, p. 22) qui gouvernait le Ghana. De même, lorsqu'il est question de Menelik II, le roi des rois d'Éthiopie, la version française annonce qu'il a définitivement perdu la voix après une attaque d'apoplexie « en Octobre 1907 » (*HFN*, IV, p. 46) ; or cette attaque irréversible, qui l'a amené à renoncer à ses fonctions, a eu lieu « *[i]n October of 1909* » (*PBW*, III, p. 42) comme l'indiquent les traducteurs (précisons là qu'il s'agit d'un simple détail chronologique, Menelik ayant été de toute façon frappé par de multiples attaques entre 1906 et 1909...).

De manière générale, les traducteurs font montre d'un souci d'exactitude scientifique qui a sans doute été accompagné de nombreuses lectures et recherches à propos du contexte. Il en résulte une version anglophone plus exacte, dans laquelle les traducteurs apportent des précisions en effaçant les traces de leurs interventions. Ce souci de précision se remarque également dans l'ajout de modalisateurs lorsque les faits ne sont pas attestés. Dans le premier volume, Ahmose Nefertati est présentée comme celle qui « fut sans doute la première femme à recevoir une distinction militaire » (*HFN*, I, p. 40) ; les traducteurs préfèrent une formulation plus nuancée et substituent, à l'article défini « la », la formule « *one of the few women* » : « *This regent [...] was, no doubt, one of the few women ever to receive a military decoration* » (*PBW*, I, p. 34).

Parallèlement à ces précautions scientifiques, les traducteurs prennent davantage d'initiatives pour accompagner le lecteur-cible.

### **Accompagnement du lecteur-cible**

Le lecteur de la version anglophone est effectivement plus accompagné que le lecteur de l'œuvre-source. Dans le souci de ne pas égarer le destinataire, les traducteurs apportent ainsi fréquemment des précisions à propos du contexte géographique, comme cela se fait couramment dans le cadre de traductions vers l'anglais des États-Unis. Par exemple, la proposition annonçant qu'Aqualtune est « [p]arvenue à Recife » (*HFN*, III, p. 11) devient « *Once she arrived in Brazil, at Recife* » (*PBW*, II, p. 7 ; nous soulignons l'ajout des traducteurs) et, dans le chapitre sur Yaa Asantewa, il est

précisé que « les renforts » (*HFN*, IV, p. 32) sont des « British reinforcements » (*PBW*, III, p. 28 ; nous soulignons). Les noms des personnages sont plus fréquemment rappelés dans la version anglophone, là où la version francophone se contente de pronoms anaphoriques : le passage à une nouvelle page pousse ainsi les traducteurs à rappeler qu'il est question de « Dandarah » (*PBW*, II, p. 50), alors que le sujet est désigné par « elle » (*HFN*, III, p. 54) dans la version française. Enfin, certaines structures comparatives sont plus développées dans *In Praise of Black Women* : dans le volume consacré aux figures africaines modernes, les traducteurs ajoutent un élément comparatif à une simple affirmation : « Il est vrai, les figures héroïques nous touchent davantage » (*HFN*, IV, p. 8). Le propos devient plus illustré et plus explicite en anglais : « *Certainly, figures that seem more heroic have greater appeal for us today than those who were trying to limit the damage of colonialism through compromise* » (*PBW*, III, p. 4 ; nous soulignons la proposition ajoutée). Au-delà de la valeur didactique de cette précision, on peut également voir ici un certain positionnement des traducteurs, qui pourrait être l'expression d'un souhait de revalorisation de figures oubliées de l'Histoire. En effet, ils rappellent ainsi qu'il y a eu différentes manières d'affronter les invasions colonisatrices et qu'il faut se souvenir, à côté des figures sacrificielles, de ceux qui ont essayé de trouver un terrain d'entente afin de préserver leur peuple.

Le binôme formé par Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov a toujours eu pour souci d'accompagner au mieux le lecteur des traductions tout en restituant les œuvres-sources dans toute leurs subtilités. Cette implication et les initiatives prises pour accompagner le lecteur peuvent nous amener à considérer les traducteurs comme des ciblistes<sup>12</sup>. Leur engagement a d'ailleurs été récompensé par le prix de la meilleure traduction de l'American Translators Association reçu en 1998 pour la traduction du roman *Texaco* de l'auteur martiniquais Patrick Chamoiseau. Ce prix et le succès éditorial de leurs traductions en ont fait des acteurs incontournables dans la diffusion, en milieu anglophone, d'œuvres africaines et caribéennes. Dans *In Praise of Black Women*, on retrouve cette expertise des traducteurs, déjà rencontrée dans la traduction de romans de Patrick Chamoiseau mêlant français et créole<sup>13</sup>. Créolophone d'origine, Rose-Myriam Réjouis a pris soin d'y traduire en anglais toutes les expressions et références culturelles créoles en ajoutant un glossaire pour expliquer des mots créoles que l'auteur avait laissés tels quels, ainsi que des notes

<sup>12</sup> Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov assument leur implication au nom de la lisibilité du texte-cible et reconnaissent que, pour ce faire, ils ont une tendance à la sur-traduction : « *If you can read Patrick Chamoiseau's Texaco, maybe we over-translated it. By making it readable, have the translator betrayed? No because Patrick Chamoiseau meant it to be readable!* » – RÉJOUIS (R.-M.), VINOKUROV (V.), « Afterword », in : CHAMOISEAU (Patrick), *Texaco*. New York : Vintage International, 1997, 401 p. ; p. 393.

<sup>13</sup> Outre *Texaco*, Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov ont traduit *Solibo Magnifique* : CHAMOISEAU (Patrick), *Solibo Magnificent*. London : Granta, 1999, 190 p.

explicatives en bas de page <sup>14</sup>. Ici, les termes empruntés à d'autres langues sont également systématiquement traduits par des épithètes en anglais, alors que ce n'est pas forcément le cas dans la version originale. Nous pensons, entre autres, aux emprunts portugais « le fazendero » (*HFN*, III, p. 12) et les « Bandeirantes » (*HFN*, III, p. 54), dont on peut déduire le sens du contexte dans la version francophone et qui sont rendus par une formule plus explicite dans la version anglophone où l'on peut lire respectivement : « *the master, the fazendero* » (*PBW*, II, p. 8 ; notons ici que, parallèlement à l'ajout d'une traduction du titre portugais, les traducteurs emploient les caractères italiques qui mettent en relief l'emprunt et soulignent ainsi son altérité), et « *Bandeirantes, usually of mixed Indian and Portuguese ancestry* » (*PBW*, II, p. 50). Plus loin, les traducteurs apportent également des précisions quant à la nature d'une langue sierraléonaise qui est évoquée dans l'œuvre-source : « la langue officielle du pays c'est le krio » (*HFN*, IV, p. 16) devient donc « *it is Krio (Creole)* » (*PBW*, III, p. 12 ; nous soulignons l'ajout).

### Restitution des particularismes de l'œuvre-source

Ces informations fournies par les traducteurs facilitent la lecture mais, selon les partisans de l'école sourcière, elles nuisent par là même à l'irréductibilité et donc à l'intérêt de l'œuvre-source. Nous pensons ici à la position d'Antoine Berman qui qualifie d'« ethnocentrique » toute traduction qui ne respecte pas l'altérité du texte-source et invite à dépasser la « pulsion traductrice » pour s'inscrire dans une démarche plus éthique, instituant un « rapport dialogique » <sup>15</sup> entre langue-source et langue-cible. Ces propos tranchés méritent d'être nuancés. L'implication des traducteurs a, selon nous, autant d'effets bénéfiques que d'effets limitants.

<sup>14</sup> Par exemple, on peut découvrir dans une note des traducteurs l'histoire du mot « nègre » et de ses différentes connotations – CHAMOISEAU (P.), *Texaco, op. cit.*, p. 14. Voir l'étude que j'ai consacrée à leur traduction de romans caribéens, où j'envisageais déjà, dans le cadre d'une traduction de roman, la démarche de Réjouis et de Vinokurov comme un geste encyclopédique – STAMPFLI (Anaïs), « Peut-on traduire un écrit plurilinguistique sans le trahir ? Le cas des romanciers créolistes », *La Main de Thôt : théories, enjeux et pratiques de la traduction*, n°2 (*Traduction, plurilinguisme et langues en contact*), 2014, non paginé ; consultable sur le site *Revue Université Toulouse 2* : <http://revues.univ-tlse2.fr/lamaindethot/index.php?id=397> (mis en ligne en 2013 ; c. le 15-10-2021).

<sup>15</sup> BERMAN (Antoine), *L'Épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*. [Paris] : Gallimard, coll. Les Essais, n°226, 1984, 311 p. ; p. 23.

### **Xénismes et vocabulaire spécifique**

Cette ambivalence s'observe à l'étude des xénismes, ces emprunts de termes étrangers laissés tels quels dans le texte pour que le lecteur puisse saisir leur étrangeté. Les xénismes sont très nombreux dans l'œuvre-source. La traduction anglaise restitue ces xénismes tout en les mettant en relief par l'usage de caractères italiques. C'est le cas par exemple du *quilombo* (PBW, II, p. 10), communauté d'esclaves résistants, des *balaoms*, partenaires de traversée de l'océan en bateau négrier (PBW, II, p. 18) et du *pombe* (PBW, II, p. 25), terme désignant le jeune esclave. Cette mise en relief aide à comprendre qu'il s'agit d'un terme étranger que les traducteurs ne veulent pas s'approprier, mais elle distingue aussi ces termes du corps du texte et, ce faisant, elle souligne leur statut différent, voire exotique.

À l'inverse, certains de ces emprunts sont parfois effacés par les traducteurs, probablement parce qu'ils ne les ont pas reconnus ou parce qu'ils n'ont pas trouvé de formule aux connotations semblables dans la langue-cible. Dans le chapitre consacré à Ahmose Nefertari, les personnages trinquent en affirmant « À ton ka » (HFN, I, p. 38). Le « ka » désigne l'énergie vitale et constitue une formule égyptienne pour souhaiter une bonne santé. Cette résonance égyptienne ne s'entend plus dans « *To your health !* » (PBW, I, p. 32). Plus loin, c'est la langue portugaise qui est gommée lorsque l'expression « dans la puanteur des barracones » (HFN, III, p. 12) est directement rendue par sa définition en anglais : « *in the stench of the slave quarters* » (PBW, II, p. 8), et la case d'esclave nommée en portugais « le baraoon fétide » (HFN, III, p. 22) devient une « *fetid human warehouse* » (PBW, II, p. 18 ; un fétide entrepôt à humains – nous traduisons).

Parallèlement aux xénismes, certains termes relevant d'un vocabulaire spécifique ne sont pas rendus dans toute leur exactitude. C'est ainsi que le terme « paladin » (HFN, III, p. 11), désignant un chevalier errant courtois, est traduit par l'hyperonyme « *knight* » (PBW, II, p. 7), le mot « *ladino* » (HFN, III, p. 54), désignant un juif espagnol, est traduit par « *mestizo* » (PBW, II, p. 50), terme qui désigne un métis d'Européen et d'Amérindien) et les « chiques » (HFN, III, p. 30), insectes parasites qui démangent fortement, sont approximativement traduits par « *flies* » (PBW, II, p. 26).

La non-restitution de ces termes peut poser problème dans le sens où leur emploi correspond à une volonté propre aux auteurs. Nous pensons, par exemple, à la référence aux « mornes des Antilles » (HFN, I, p. 28), simplement rendue par « *hills* » (PBW, I, p. 22), et aux « frères et sœurs de "bâtiment" selon le terme consacré aux Antilles françaises » (HFN, III, p. 22), rendu par « *“boat” brothers and sisters* » (PBW, II, p. 18). L'emploi de termes antillais pour désigner une réalité africaine correspond, selon nous, à une volonté de rapprochement, à un projet de penser ensemble ces différents espaces dans leurs histoires et cultures communes. Cette hypo-

thèse est confirmée par le choix de confier la parole en épigraphe de chacun des volumes de l'œuvre-source à Aimé Césaire, chantre de la Négritude. Cette volonté de rendre hommage aux femmes noires de tous horizons et d'instaurer ainsi un dialogue entre différents espaces est particulièrement visible dans l'épigraphe du quatrième volume :

[...]  
 écoutez !  
 de mon île lointaine  
 de mon île veilleuse  
 je vous dis Hoo !  
 Et vos voix me répondent

Aimé Césaire (*HFN*, IV, p. 5)

Les épigraphes comme celle-ci ne sont pas non plus restituées dans la traduction anglaise. Il en devient plus difficile pour les lecteurs anglophones de deviner le dessein schwarz-bartien de rapprocher, avec cette encyclopédie, les différentes communautés noires. Ce projet transversal est central chez le couple d'écrivains judéo-antillais, d'autant plus que l'encyclopédie est parue dans les années 1980, juste après la décennie 1970 qui a vu la montée du nationalisme guadeloupéen chercher à imposer une pensée exclusivement centrée sur l'île, sa langue créole et sa culture propre, pensée limitante dans laquelle les Schwarz-Bart ne se reconnaissaient absolument pas. La publication de l'*Hommage à la femme noire* peut ainsi être vue comme une revendication d'ouverture et de solidarité.

### **Univers schwarz-bartien**

L'*Hommage à la femme noire* se distingue également par son style singulier, propre aux Schwarz-Bart. Il y a là un défi de plus pour les traducteurs qui auront à donner à lire ce style dans un tout autre contexte linguistique. L'une des particularités de leur écriture dans cette encyclopédie est qu'elle met en avant l'intensité des souffrances infligées aux femmes, notamment pendant l'esclavage. De nombreuses images sont employées pour insister sur la virulence des esclavagistes et contribuer à faire prendre conscience au lecteur de cette réalité sur laquelle il est difficile de mettre des mots. Certains procédés sont très finement rendus. Nous pensons au portrait de Dendera, esclave privilégiée qui s'est, dans un premier temps, rapprochée de ses maîtres et qui décrit ses frères esclaves comme des bêtes sauvages (*HFN*, III, p. 44 ; *PBW*, II, p. 40). Dans les deux versions, ses pensées réifiantes et choquantes sont directement données à découvrir au moyen d'un passage en focalisation interne. Elle emploie des qualificatifs relatifs aux bêtes pour désigner les « esclaves mâles / femelles » (« *male / female slaves* ») et ne manque pas d'exprimer son dégoût en pensant aux marrons :

le cœur de Dendera se serre à cette vision, sa peau ressent l'atteinte des mains calleuses, racornies ; et ses narines frémissent de dégoût à l'odeur des *peças*, les pièces d'Inde, les Nègres bruts [...](*HFN*, III, p. 54).

*Dandarah's heart became despondent at the idea of this sight. Her skin felt callous, shriveled up from the notion of dirty hands reaching out for her, and her nose trembled with disgust at the smell of the peças, the Coins of the Indies, the pure blacks [...] (PBW, II, p. 50).*

Le lecteur est ainsi des plus étonnés de découvrir des pensées et sensations si polémiques retranscrites sans filtre. C'est bien cet effet qui a été recherché par les auteurs, qui sont parvenus à nous faire réfléchir à toutes les formes de déshumanisation provoquées par l'esclavage. Il arrive ponctuellement que la violence décrite soit moins présente dans la version anglophone. On peut penser à l'expression personnifiée employée pour décrire les bateaux négriers surnommés « croque-morts » (HFN, III, p. 26). Cette personnification se perd dans la traduction : « *death caravels* » (PBW, II, p. 22). De même, lorsqu'est rapportée l'histoire de la mystique Anastasia contrainte au silence par l'emploi d'une muselière, l'état d'animalité auquel elle est réduite est souligné dans la version française par la dénomination de son masque : « le groin [était] bien serré » (HFN, III, p. 32). Or, la traduction opte pour le terme plus neutre « *a spiked iron collar* » (PBW, II, p. 28), qui ne rend pas toute la violence de l'animalisation d'Anastasia.

Notons enfin que les portraits de femmes sont brossés dans l'*Hommage à la femme noire* au moyen d'un présent historique qui redonne vie sous les yeux du lecteur à ces héroïnes aux parcours hors du commun. La langue anglaise fait beaucoup moins fréquemment usage de ce temps verbal à valeur historique. C'est probablement la raison pour laquelle les traducteurs ont préféré restituer les faits au passé. Ce choix induit une perte de vivacité du propos restitué dans sa temporalité passée et non ramené au temps présent de la lecture. Repensons à la présentation d'Aqaltune : « Aqaltune a trente ans le jour de son départ d'Afrique. C'est une femme sans beauté, haute, les épaules droites [...] » (HFN, III, p. 11), qui est restituée au prétérit : « *Aqaltuna was thirty years old when she left Africa. She was not beautiful but tall with straight shoulders [...]* » (PBW, II, p. 7).

### **Recherches d'équivalences**

Le style du couple Schwarz-Bart véhicule également une esthétique marquée par la nature environnante<sup>16</sup>. En témoigne la comparaison du maître d'esclaves à une plante : « il est pareil à la fleur de novisangue, qui

---

<sup>16</sup> Maryse Condé l'observait déjà dans son étude du roman *Pluie et vent sur Télumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart : « À travers *Pluie et Vent sur Télumée Miracle*, la nature est omniprésente. Elle ne se dissocie pas de l'homme. Elle aussi est vie et avec lui, à travers ses caprices redoutables, ses générosités et ses volte-face elle forge le destin de l'île. Pour symboliser cette union de l'homme et de la nature, éléments indissolubles d'un même élan vital, l'auteur a recours à de nombreuses images végétales pour caractériser les humains » – CONDÉ (Maryse), *La Parole des femmes : essai sur les romancières des Antilles de langue française*. Paris : Éditions L'Harmattan, 1979, 136 p. ; p. 64-65.



envoie des griffes là où l'on attend des pétales, des pétales là où l'on s'attend à des griffes » (*HFN*, III, p. 26). Les traducteurs, familiers avec l'œuvre et le style des Schwarz-Bart, ont eu conscience de l'importance qu'il y avait à restituer cette analogie et son rythme binaire dicté par une structure en chiasme. On retrouve ainsi, dans *In Praise of Black Women* : « *he was like the novisangue flower, which lashes out with claws where one expects petals and with petals where one expects claws* ». (*PBW*, II, p. 22). Chaque évocation de plante a son importance pour les Schwarz-Bart. Les traducteurs ont donc pris soin de trouver la traduction spécifique de chaque plante évoquée. Pensons par exemple aux « palmiers doum » (*HFN*, I, p. 54), dont la traduction exacte a été retrouvée (il s'agit des « *gingerbread palms* », *PBW*, II, p. 48).

Par ailleurs, l'oralité joue un grand rôle dans l'écriture du couple Schwarz-Bart. Il est à cet égard une fois de plus question d'une double traduction : il y a la restitution d'un univers oral à l'écrit et la transposition vers l'anglais de cette oralité restituée en français. Comme annoncé plus tôt, les écrivains multiplient les références à des supports oraux (qu'il s'agisse de chants, de proverbes ou de contes) pour recréer un cadre d'oralité à l'écrit. Les proverbes représentent l'un des supports les plus difficiles à traduire en ce qu'ils transcrivent un imaginaire et une formulation particuliers à une langue. Les traducteurs n'ont pas pour autant fait l'impasse sur la transposition de ces proverbes. L'expression proverbiale « tomber de Charybde en Scylla » (*HFN*, III, p. 54) a été popularisée en France par Jean de La Fontaine qui l'emploie dans la fable « La Vieille et les deux Servantes ». Cependant, en bon auteur classique, il se réfère à des personnages issus de la mythologie grecque, qui sont également restés dans le patrimoine anglais. Les traducteurs ont donc pu trouver l'équivalent anglais de cette tournure : « *get caught between the proverbial Scylla and Charybdis* » (*PBW*, II, p. 50). Lorsque la même tournure n'existait pas en anglais, ils ont su trouver des proverbes équivalents dans la langue-cible. L'expression « entre deux tonnerres et deux éclairs » (*HFN*, III, p. 29), qui est déjà rare dans la langue-source, n'existe pas en anglais ; elle a donc été rendue par une tournure plus connue : « *between a rock and a hard place* » (*PBW*, II, p. 25) ; et se faire « tirer l'oreille » (*HFN*, IV, p. 53) est devenu « *some arm-twisting* » (*PBW*, III, p. 49). Il y a ainsi une certaine réflexion interlinguistique et une créativité déployées par Rose-Myriam Réjouis et Val Vinokurov pour trouver des images équivalentes.

Les traducteurs restituent également le style conté des auteurs guadeloupéens qui ont recours à la répétition de certaines tournures, à la manière des grands conteurs. Par exemple, l'expression « fidèle parmi les fidèles » (*HFN*, II, p. 56) est bien restituée en anglais : « *the most faithful of the faithful* » (*PBW*, I, p. 50).

Remarquons enfin que chaque nom de lieu ou de personnage historique cité en français trouve son équivalent en anglais. Si ces transpositions de noms sont une pratique courante dans la traduction relevant des con-

ventions patronymiques et toponymiques, elles présentent en outre l'avantage, ici, de restituer fidèlement les sonorités et l'oralité de ces noms africains. Les « ou » sont ainsi souvent restitués en anglais par des « u » par fidélité au son [u] de la langue initiale dans laquelle le nom a été créé (« Pount » devient donc « *Punt* », la « reine Hatshepsout » devient « *queen Hatshepsut* », « Sénemout » devient « *Senenmut* », « Deir El-Bahari » devient « *Dayr al-Bahri* », « Bantou » devient « *Bantu* », *HFN*, I, p. 54 ; *PBW*, I, p. 48). La grande place que confèrent les époux Schwarz-Bart aux univers oraux et végétaux a ainsi bien été perçue par les traducteurs, qui ont su trouver des équivalents dans la langue-cible.

\*\*\*

Cette observation d'*In Praise of Black Women* nous a permis de voir tous les aménagements apportés par les traducteurs à l'*Hommage à la femme noire*. Si l'on peut regretter certaines omissions comme celle du lien entre les communautés noires, qui est moins explicitement exposé dans la version anglaise, il faut saluer les moyens mis en œuvre par les traducteurs pour rendre accessible cette œuvre protéiforme à un tiers public anglophone. Les débats sur le rôle des traducteurs et sur le bien-fondé de leur implication sont sans fin. Cependant, dans le cadre d'un ouvrage encyclopédique dont la visée est grandement pédagogique, ce geste de traducteurs en vue d'accompagner les lecteurs semble loin d'être déplacé. De plus, les aménagements qu'ils apportent aux propos rapportés permettent d'ouvrir une intéressante réflexion à propos de la restitution de la parole dite subalterne.

Anaïs STAMPFLI <sup>17</sup>

---

<sup>17</sup> Université de Lausanne.